

Les grandes claques

Catherine Bergeron

Numéro 326, printemps 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96070ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, C. (2021). Compte rendu de [Les grandes claques]. *Séquences : la revue de cinéma*, (326), 50–50.



LES GRANDES CLAQUES

Les grandes claques, le dernier court métrage de fiction de la cinéaste kamouraskoise Annie St-Pierre, porte nettement bien son nom. Présenté en première mondiale à Sundance, le film multiplie les claques envers son personnage principal, Denis, qui se retrouve coincé dans une situation des plus pénibles et embarrassantes. Prenant place le 24 décembre 1983, à 22 h 50, l'œuvre relate le moment où, au beau milieu d'un rassemblement de famille pour fêter la veille de Noël, Denis (joué par le touchant et juste Steve Laplante), doit pénétrer dans la demeure de ses ex-beaux-parents pour aller chercher ses enfants, ayant passé la première moitié de Noël avec son ex (la rigoureuse et authentique Larissa Corriveau). Bien que tout le monde tente de faire comme si tout était normal, invitant Denis à entrer, à prendre une bière, à fêter, les malaises ne font que se succéder. Le père Noël est en retard, et les enfants ne veulent pas partir avec Denis. La tristesse et la vulnérabilité du père feront toutefois chavirer le cœur de sa fille (la spectaculaire Lilou Roy-Lanouette), qui ne pourra plus regarder le présent seulement de ses naïfs yeux d'enfant. Bien que sans grande prétention conceptuelle, en ce que l'anecdote prime sur les questionnements sociétaux et humains, *Les grandes claques* porte aussi certainement bien son nom parce qu'il n'hésite pas à gifler ses spectateurs au passage, marquant leur cœur d'une impression vive produite par une force et une maîtrise d'une belle rareté. Hypnotisé des premières secondes jusqu'au souffle final par une écriture et un montage de maître, le spectateur vit le récit en oscillant constamment entre un fou rire incontrôlable et une envie prenante de sangloter. La nostalgie des fêtes de famille recréée, la lourdeur tangible de la situation, la chaleur émouvante des moments produits et l'humour délectable font de cette œuvre une gifle à ne pas manquer. ▲

CATHERINE BERGERON

CAYENNE

Île de lumière au cœur de la nuit noire, la station-service joue un rôle de phare à plusieurs égards. Elle guide, ponctue la route. Propose une halte. Et permet, bien sûr, de refaire le plein, d'essence comme de denrées. Il faudrait un pluriel à son « service », tant elle a à offrir. Dans cette fiction de onze minutes écrite et réalisée par Simon Gionet, la station-service devient théâtre d'effroi. Un effroi sourd, qui fait de *Cayenne* un petit chef-d'œuvre de tension, un véritable suspense. De ceux qui restent *suspendus*, sans dénouement. Le cri d'horreur, ou la mise en scène de celui-ci, ne se situe pas hors cadre, mais au-delà du générique de fin. Y en aura-t-il seulement, de scène d'horreur ? Habile, Gionet élève nos attentes. Nous fait croire que. Le récit repose sur l'appréhension — crainte mal définie, dit le dictionnaire. Tout est question de perception(s). Le cinéaste fait adopter au spectateur le point de vue de l'employée (Marianne Fortier). L'effroi passe par ses yeux. Le service demandé par un client (Jean-Sébastien Courchesne) est certes inusité, ce sont son attitude et ses mots qui en font un potentiel prédateur. Rien ne le prouve, que des ambiguïtés. Pour ajouter une dose de réalisme, le réalisateur intègre des images captées par les caméras de surveillance. Dans ce décor naturel, où l'ambiance sonore est d'une grande fidélité (le bruit des néons, par exemple), la station Bélisle apparaît vraie. Pourtant, *Cayenne* transpire, brillamment, la construction. Gionet signe un huis clos, les projecteurs tournés vers un lieu filmé comme une scène de théâtre. Autour, dans le noir, le public assiste à la représentation. Si les mouvements de caméra ou les plans rapprochés rappellent qu'il s'agit de cinéma, c'est le jeu, l'interprétation des deux acteurs qui forment l'intrigue, son propos. Est-il justifié de se fier aux apparences ? À chacun de nous d'y répondre. ▲

JÉRÔME DELGADO

